

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Band: 10 (1977)
Heft: 4

Artikel: Werther, René, Jacopo Ortis et la politique : esquisse d'une lecture comparative
Autor: Gsteiger, Manfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

WERTHER, RENÉ, JACOPO ORTIS ET LA POLITIQUE

Esquisse d'une lecture comparative

Lorsque Napoléon reçut Goethe en audience en octobre 1808 à l'occasion de la diète d'Erfurt, il fit tomber la conversation très bientôt sur *Werther*, dont il était depuis longtemps un admirateur fervent. Rien d'étonnant ni de particulièrement original à cela : l'Empereur ne fit que suivre la mode consacrée par la « génération de 1789 », qui considérait l'œuvre de Goethe, avec *La Nouvelle Héloïse*, les prétendus poèmes d'Ossian et quelques autres textes, comme une des expressions les plus fascinantes d'une nouvelle sensibilité. En dépit de son hostilité pour Madame de Staël, il aurait sans doute souscrit à la phrase de celle-ci :

Le livre par excellence que possèdent les Allemands, et qu'ils peuvent opposer aux chefs-d'œuvre des autres langues, c'est *Verther* (*sic*).¹

Au moment de la rencontre de Goethe et Napoléon, trente-quatre ans après la première publication du livre, une dizaine de traductions françaises avaient déjà paru, dont celle du Vaudois Jacques-Georges Deyverdun, imprimée dès 1776².

Goethe, qui a consacré un texte à cette entrevue, ne nous apprend pas grand-chose des détails de la conversation autour de *Werther*³. D'une manière quelque peu mystérieuse, il fait allusion à « plusieurs remarques très judicieuses » de l'Empereur et à une critique concernant « un certain passage », qu'il aurait acceptée en souriant. Le témoignage d'une tierce personne est plus explicite. Le juriste Friedrich von Müller, futur chancelier de Weimar, écrit que Napoléon reprocha à Goethe d'avoir combiné deux motifs, l'ambition blessée et la passion amoureuse :

« Werthers Leiden » versicherte er siebenmal gelesen zu haben und machte zum Beweise dessen eine tief eindringende Analyse dieses Romans, wobei er jedoch an gewissen Stellen eine Vermischung der Motive des gekränkten Ehrgeizes mit denen der leidenschaftlichen Liebe finden wollte. Das ist nicht naturgemäss und schwächt bei dem Leser die Vorstellung von dem übermächtigen Einfluss, den die Liebe auf Werther gehabt.⁴

L'objection est claire. En effet, la tragédie de Werther est non seulement celle d'un amant malheureux, mais aussi celle d'un jeune bourgeois de la fin de l'Ancien Régime repoussé par la classe aristocratique et empêché d'accéder à un échelon social supérieur, en l'occurrence de réussir dans une carrière diplomatique. A cet égard, l'épisode avec l'ambassadeur qui introduit la seconde partie du roman, et qui forme le passage entre les deux crises intérieures du protagoniste, est central. Lors d'une réception, Werther se trouve littéralement chassé de la société dont font partie les comtes, les colonels, les barons, leurs femmes et leurs filles. Cet événement marque la fin de sa tentative de briser par un engagement actif le cercle d'un amour sans issue, et ce n'est qu'après l'échec social qu'il retourne dans son intériorité qui le mènera au suicide. Ses propres termes sont d'ailleurs suffisamment révélateurs, puisqu'il parle des « odieuses conventions sociales » qui lui pèsent (« die fatalen bürgerlichen Verhältnisse »)⁵. Et dans une conversation avec Albert, qui tourne autour du suicide et de la faculté humaine de supporter la douleur, Werther déclare, dix-huit ans avant la Révolution française :

Ein Volk, das unter dem unerträglichen Joch eines Tyrannen seufzt, darfst du das schwach heissen, wenn es endlich aufgärt und seine Ketten zerreisst ?⁶

Heine, au XIX^e siècle, avait déjà souligné cet aspect politique de l'œuvre⁷. Et Georg Lukács, en 1936, en a donné une interprétation célèbre qui nous fait voir un Werther symbolisant l'idéalisme de la Révolution bourgeoise⁸. Certes on peut toujours mettre en cause une telle lecture⁹, mais il serait difficile de nier complètement la dimension sociale et politique du livre. Goethe lui-même devait en être conscient, d'autant plus qu'il a quelque peu atténué le motif social dans la deuxième version de 1787, pour accentuer le côté pathologique de Werther, lui-même, le révolté du *Sturm und Drang*, étant devenu le fonctionnaire officiel de l'Etat weimarien¹⁰.

Le fait que l'Empereur critique ouvertement la « contamination » du thème principal reste significatif. En 1808 la Révolution est ter-

minée depuis longtemps, une nouvelle classe dirigeante a remplacé l'aristocratie déchue. A quoi bon mêler les problèmes sociaux aux affaires de cœur, même sous la forme déguisée d'une « ambition blessée » ? Le destin politique, c'est lui qui le forge, et les belles-lettres n'ont qu'à se tenir au domaine qui leur est propre, celui des sentiments. Et Goethe, déférent devant l'Empereur assis à sa table en train de déjeuner, comme le raconte Müller, acquiesce poliment en avançant, comme il se doit pour un artiste créateur, des raisons de « forme » :

... einem Dichter dürfte jedoch zu verzeihen sein, wenn er sich mitunter eines nicht leicht zu entdeckenden Kunstgriffs bediene...¹¹

Fort à propos Napoléon assigna donc une place au « malheureux Werther » dans son système restructuré. Dans le cas de ce Werther français, non pas bourgeois, mais aristocrate désorienté qu'est René, il n'en avait nullement besoin. Lorsque Chateaubriand publie en 1803 la seconde édition du *Génie du christianisme*, celle-ci est ornée d'une *Epître dédicatoire au Premier Consul Bonaparte*, où le dictateur apparaît comme un instrument de la providence en qui la France « a placé [...] son espérance » et qui tend « une main secourable à trente millions de chrétiens ». En 1801 Napoléon avait signé un Concordat avec le Pape, restaurant le catholicisme en France. L'ouvrage de l'ancien émigré venait à point pour appuyer une action politique qui devait consolider, pour employer les termes de Chateaubriand, « la première base de la société » sur laquelle le futur Empereur allait « fonder sa puissance »¹².

Le texte de *René* fait partie de ce vaste panorama des *Beautés de la religion chrétienne* pour illustrer le chapitre *Du vague des passions* (Seconde partie, livre troisième, chap. IX), et ceci jusqu'en 1805, date de la première publication à part, conjointement avec *Atala*. L'analyse du mal du siècle — « sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout » —, qui caractérise selon Chateaubriand les civilisations avancées, débouche sur une apologie des monastères: c'est parce que de nos jours « ces âmes ardentes » n'ont plus la possibilité de se retirer, qu'elles « sont devenues la proie de mille chimères », en se livrant à une « coupable mélancolie »¹³. Dans ce cadre, la signification de René comme de son histoire semble absolument évidente: C'est l'exemple à ne pas suivre, la contre-preuve des vertus chrétiennes, comme Amélie, qui meurt précisément dans un couvent, en est la preuve positive. Dans le récit même, qui se trouve enchâssé

dans l'évocation de la situation actuelle de René en Amérique, cette part « positive » est représentée de manière déjà suffisamment nette par la lettre d'Amélie à René, citée in extenso, et dont le dernier mot est l'« éternité » opposée au « temps ». De plus, la morale est donnée explicitement par le P. Souël, qui résume ainsi l'expérience de René :

Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries [...] Jeune présomptueux qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même ! La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu... ¹⁴

Apparemment il n'y a pour cette morale officielle que deux attitudes possibles, celle de l'acceptation du monde avec les « charges de la société » et celle du refus du monde, mais refus fondé théologiquement, justifié par les institutions monastiques et, par là, de nouveau socialisé. Il est vrai, et Pierre Barbéris l'a récemment montré, que René lui-même ne suit pas la voie indiquée par le P. Souël ; il n'entre pas dans les ordres, mais meurt « peu de temps après [...] dans un massacre ».

René a donc échappé. On ne l'a pas eu. L'auteur n'a pas voulu que René se sauve, alors que lui se sauvait [...] *René* est un texte de l'invite à l'intégration, mais, dans le même mouvement, c'est un texte de fuite, de refus et d'impossibilité. ¹⁵

Il n'en reste pas moins que le cadre idéologique du récit est rigide (aussi rigide que l'« air austère » du P. Souël écoutant René), que le but envisagé par Chateaubriand au moment de la publication du *Génie* est sans équivoque. C'est ici qu'apparaît la différence avec *Werther* en même temps que son identité, et Chateaubriand marque bien ce double rapport, René étant un nouveau Werther en même temps qu'un Anti-Werther, lorsqu'il dit dans les *Mémoires d'outre-tombe* à propos du vague des passions :

Jean-Jacques Rousseau introduisit le premier parmi nous des rêveries désastreuses, le roman de *Werther* développa depuis ce genre de poison. ¹⁶

La différence fondamentale consiste non pas dans les personnages de Werther et de René, qui sont tous deux des révoltés, des inadaptés, des malheureux (encore que René est d'emblée inapte au bonheur, tandis que Werther ne devient misérable que par la force des événements), mais dans l'interprétation qu'en donnent les auteurs. Face

à sa propre création, Chateaubriand réagit en homme politique: il l'insère dans un contexte conservateur et — encore — bonapartiste, et c'est en quelque sorte contre cette interprétation idéologique que le personnage de René reste ce qu'il est. Goethe, face au problème politique soulevé par son roman, ne réagit pas politiquement, mais en artiste, évitant tout engagement explicite et brouillant les cartes dans la mesure où sa politesse d'homme du monde devant l'Empereur le lui permet. Chateaubriand, en qui l'artiste se double constamment d'un politicien, s'expose ainsi à des erreurs, à des revirements, voire des abnégations telle que celle-ci: « [...] si René n'existait pas, je ne l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. »¹⁷ Goethe, qui considère les événements politiques comme des phénomènes quasiment naturels — il parle de l'Empire comme d'un arbre qui pousse des branches et des racines de tous les côtés¹⁸ —, se détache souverainement de sa propre création: « Zum Bleiben ich, zum Scheiden du erkoren »¹⁹, l'abandonnant à cette vie multiple dont l'art n'est qu'un symbole. Il ne s'agit pas de qualifier l'attitude de Goethe de « supérieure » ; ce qui est sûr, c'est qu'elle est plus commode, plus gratuite aussi, évitant les risques, car la « vie », elle, à la différence des hommes, ne se trompe jamais. On comprend d'autant mieux que le « poète olympien » ait pu parler, à propos de Napoléon, de la « naïveté du maître de ce monde »²⁰.

Néanmoins la force intrinsèque de Werther, c'est-à-dire de l'écriture par laquelle vit ce personnage, est telle, qu'en dépit de toute la prudence, toute la retenue de Goethe face à son propre roman, sa signification politique, pour ne pas dire révolutionnaire, n'a pas pu être escamotée définitivement. L'histoire de la réception de *Werther*, comme sur un autre plan celle de *René*, au XIX^e et au XX^e siècles nous montre qu'une création littéraire se détache de la vie de son auteur et de l'interprétation proposée implicitement ou explicitement par cet auteur, pour entrer dans un nouveau jeu de rapports, celui du texte et du lecteur, de chaque nouveau lecteur, dans son individualité et dans son historicité.

Un exemple d'une telle lecture postérieure nous est donné par George Sand. Dans la préface à la seconde édition de *Lélia* (1841) elle jette un regard ému et critique en même temps sur le « werthérisme » de la génération précédente, werthérisme qui a encore fortement impressionné la sienne,

les grandes voix de nos poètes sceptiquement religieux, ou religieusement sceptiques, Goethe, Chateaubriand, Byron, Mickiewicz ; expressions puissantes et sublimes de l'effroi, de l'ennui et de la douleur dont cette génération est frappée...²¹

En marquant la distance qui sépare, selon elle, le passé malheureux d'un présent qui porte les signes d'un espoir certain, « les éléments d'une nouvelle unité sociale et religieuse », pour employer ses termes, elle donne une signification actuelle, aussi bien sociale que politique, aux créations de ces auteurs. Loin de symboliser la résignation ou la défaite, elles représentent, dans la perspective de l'« évangile socialiste » d'un Pierre Leroux et dans la ligne qui mènera à la Révolution de 1848, les « premiers martyrs » d'« une foi nouvelle ».

Acceptons donc comme une grande leçon les pages sublimes où René, Werther (*sic*), Obermann, Konrad, Manfred exhalent leur profonde amertume [...] elles appartiennent plus encore à l'histoire philosophique du genre humain qu'à ses annales poétiques.²²

On peut s'étonner que George Sand n'ait pas nommé, parmi tous ces frères européens de Werther, celui qui (peut-être avec le Konrad Wallenrod de Mickiewicz) est le plus nettement politisé, le Jacopo Ortis d'Ugo Foscolo, d'autant plus que cette œuvre italienne, dont la première édition complète remonte à 1802, fut traduite, ou plutôt adaptée en français dès 1814. Mais il est vrai, comme le dit Valeria Tasca, que même la mainmise d'Alexandre Dumas père sur le personnage littéraire de Foscolo « ne lui assura droit de cité dans les lettres françaises »²³. Le cas de Jacopo Ortis est doublement intéressant si on le compare aux autres représentants du werthérisme. D'une part ce roman en lettres, pourtant si original, rappelle d'une manière particulièrement frappante l'archétype allemand, de l'autre ses liens directs avec l'histoire politique, en l'occurrence celle de l'Italie du Nord des dernières années du XVIII^e siècle, sont plus étroits que dans les œuvres allemande, française, anglaise ou même polonaise, puisque le héros de Mickiewicz, en dépit de sa signification nationale et moderne, est transposé dans le Moyen Age.

Les *Ultime lettere di Jacopo Ortis* sont, dans toute l'acception du terme, une œuvre engagée dans un contexte politique, tel qu'il est esquissé dès les premières lignes du livre : « Le sacrifice de notre malheureuse patrie est consommé », ce qui signifie que Venise vient d'être annexée par l'Autriche, avec l'accord de la France, à la suite du traité de Campo Formio. L'idée d'engagement implique ici le fait que l'auteur, à savoir la personne qui réunit, présente et commente les pièces du « dossier » — *der Herausgeber* dans le cas de Werther, Lorenzo dans celui de Jacopo — s'identifie beaucoup plus dans

l'œuvre italienne avec les positions politiques du protagoniste, que dans l'œuvre allemande. Chez Goethe, l'éditeur (qui d'ailleurs n'est pas identique à Wilhelm, le destinataire des lettres) intervient essentiellement vers la fin du roman pour analyser l'évolution pathologique de Werther, que celui-ci ne sait plus dominer, ni même comprendre. L'écart entre le point de vue « objectif », critique, de l'auteur et le subjectivisme maladif de Werther se trouve progressivement élargi (il est d'ailleurs accentué dans la version postérieure du roman). Lorenzo par contre apparaît comme un jeune patriote italien de la même trempe que Jacopo qui, politiquement, s'identifie à son ami malheureux. C'est lui-même qui parle de l'oppression exercée par l'occupant, des persécutions et des incarcérations, bref, c'est lui qui évoque le cadre trop bien connu du pays occupé, qui s'appelle ici la Venise de 1798 et qui pourrait s'appeler, dans d'autres circonstances, la France de 1940 ou la Tchécoslovaquie de 1968. Et lorsqu'il décrit sa propre situation comme celle d'une tardive, mais non dernière victime, errant par toute l'Italie, tournant sans espoir ses yeux en pleurs vers les rivages de sa patrie, la caractérisation s'applique aussi bien à Jacopo qu'à lui-même, l'amour funeste pour Teresa en plus :

Ed io pure tardo, e non ultimo e tacito martire, vo da più mesi profugo per l'Italia volgendo senza nessuna speranza gli occhi lagrimosi alle sponde della mia patria. ²⁴

De même que les rapports proprement politiques, l'arrière-plan social et matériel est marqué beaucoup plus nettement chez Foscolo que chez Goethe ou Chateaubriand. Si Pierre Barbéris a pu constater « la relative discrétion de l'argent » dans *René*, si Werther apparaît comme un jeune bourgeois certes pas riche, mais non plus pauvre, plus ou moins exempt de soucis pécuniaires, la motivation de l'échec sentimental de Jacopo, c'est-à-dire l'impossibilité de traduire l'amour idéal dans l'acte social du mariage, est directement liée au statut matériel du protagoniste. En effet, nous lisons dans le commentaire de Lorenzo, que le père de Teresa, lui-même suspect d'être patriote et libéral, en dépit de sa profonde sympathie pour Jacopo, se voit empêché de lui accorder sa fille, parce qu'Odoardo, l'autre prétendant, « était riche, et d'une famille dont l'alliance le mettait à couvert de la haine de ses ennemis » ²⁵.

Par ces implications socio-politiques, l'intention même du roman se trouve modifiée. Les *Ultime lettere* ne sauraient être qualifiées simplement d'œuvre mi-fictive, mi-autobiographique, comme on l'a

si souvent fait pour *Werther*, car elles sont également un manifeste politique. A cet égard les termes employés par les auteurs pour exprimer leur « horizon d'attente », à savoir l'intentionnalité du texte en vue de ses lecteurs, sont significatifs. Goethe suggère l'idée d'une communauté confidentielle (pour ne pas dire pseudo-religieuse) entre l'œuvre et son public, en employant le terme d'ami, combiné avec le diminutif « petit livre », le tout chargé d'un sens affectif :

Und du gute Seele [...] lass das Büchlein deinen Freund sein...²⁶

Comme Goethe, Foscolo a placé un avertissement en tête du livre, mais là on lit :

Pubblicando queste lettere, io tento di erigere un monumento alla virtù sconosciuta...²⁷

Le « monument à la vertu inconnue » opposé au petit livre amical: rien ne saurait caractériser mieux l'écart entre ces deux romans apparemment si semblables. Chateaubriand de son côté a eu soin de marquer dans sa préface de 1805 le refus du personnage de René, refus qui se trouve entre la « fiction » et la signification politique qu'il entendait donner au texte. Goethe, lui, propose une identification, qu'il mettra en doute par la suite. Quant à Foscolo, il n'a même pas besoin d'insister sur une idéologie politique dont son héros, quoi qu'il en soit, est totalement imprégné. Si René est un Anti-Werther, Jacopo est bel et bien un Werther politisé. Et ici encore la pierre de touche s'appelle Napoléon. Goethe, nous l'avons vu, reste dans l'ambiguïté, lorsqu'une génération après la création de son livre une prise de position semble s'imposer face au « maître de ce monde », tandis que Chateaubriand essaie de se servir du Premier Consul pour concrétiser son idéologie conservatrice. De prime abord l'attitude de Foscolo présente des ressemblances avec celle de l'auteur du *Génie*. Le patriote italien avait salué le jeune général révolutionnaire, vainqueur de la campagne d'Italie, comme libérateur du sol de sa patrie: Foscolo, lui aussi, croit pouvoir se servir de Bonaparte. Cependant la dédicace de l'*Ode à Bonaparte libérateur* de 1797 porte déjà les traces d'un mauvais pressentiment face à ce César qui n'a pas encore franchi le Rubicon, mais qui ne tardera pas à le faire²⁸. Et le réveil viendra presque aussitôt, bien plus rapidement que chez Chateaubriand, et cela se comprend, puisque le point essentiel qui est ici en jeu n'est pas l'ordre, mais la liberté. La version de 1802 du *Jacopo*

Ortis est déjà on ne peut plus claire. Dès la seconde lettre, la politique du Directoire et de son général est qualifiée d'hypocrite. Les Français sont « ceux qui nous ont dépouillés, trahis, vendus » ; « dévastateurs des peuples, ils se servent de la liberté comme les papes se servaient des croisades »²⁹. Évidemment Foscolo est le seul qui juge Napoléon par rapport à sa fidélité à l'héritage de la Révolution, et le marchandage traditionnel de Campo Formio, qui abandonne Venise à l'Autriche, est l'indice que cet héritage a été trahi.

Les *Ultime lettere* présentent donc, et Anne Machet a eu raison d'y insister³⁰, le bilan d'une Révolution manquée. Elles retracent, comme *Werther*, l'histoire d'un amour impossible, mais elles sont du même coup l'expression d'une profonde déception politique. Par leur projet patriotique, elles préfigurent d'autre part le *Risorgimento*, prenant ainsi la valeur d'une prophétie. En effet, c'est comme telle qu'on les lira rétrospectivement. Dans l'Italie unifiée elles doivent presque obligatoirement faire figure d'œuvre classique d'une nouvelle littérature nationale. Mais cette interprétation risque finalement de désamorcer une œuvre non moins complexe que *Werther* ou *René*, et de fausser même le sens du mal du siècle de Jacopo. Que la critique italienne récente ait abandonné cette perspective, pour concentrer son attention sur la psychologie, voire le « masochisme » de Jacopo³¹, montre clairement qu'une correction s'imposait. Car une œuvre littéraire qu'on essaie d'identifier simplement à une idéologie, que celle-ci soit ancienne ou moderne, risque toujours d'être mal lue, donc mal comprise.

Manfred GSTEIGER.

NOTES

¹ *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, éd. crit. p. P. van Tieghem, t. 2, Genève-Paris : Droz 1959, p. 247 (Textes littéraires français, 82).

² Un exemplaire de la première éd., parue sans nom du traducteur, se trouve à la BCU, Lausanne. Une réédition moderne et critique de cette version importante reste à faire.

³ « Unterredung mit Napoleon 1808 ». In : *Biographische Einzelheiten*. J. W. Goethe, dtv-Gesamtausgabe, t. 29, pp. 146-150.

⁴ *Goethes Gespräche ohne die Gespräche mit Eckermann*, in Auswahl hgg. v. Flodoard v. Biedermann, Leipzig : Insel s. d., p. 223. Madame de Staël discute cette même objection déjà en 1800, cf. l. c., p. c.

⁵ Goethe : *Poetische Werke / Romane und Erzählungen*, I, Berlin : Aufbau-Verlag 1976, p. 181 (= Berliner Ausgabe, qui contient les versions de 1774 et 1787). Cf. aussi l'éd. en fac-similé de la première éd., avec commentaire de W. Migge, Frankfurt/M : Insel 1967.

⁶ Berliner Ausgabe, l. c., p. 164.

⁷ Cf. *Die Leiden des jungen Werthers, Erläuterungen und Dokumente*, hgg. v. K. Rothmann, Stuttgart : Reclam 1971, p. 130.

⁸ Repris dans : *Goethe und seine Zeit*, Berne : Francke 1947, pp. 17-30.

⁹ Tel semble actuellement de nouveau être le cas dans la critique allemande. Cf. Werner Bökenkamp : « Un colloque parisien sur Goethe », in : *La Tribune d'Allemagne*, 13 mars 1975, p. 11.

¹⁰ Sur cet aspect des deux versions cf. notamment G. Riess : *Die beiden Fassungen von Goethes « Die Leiden des jungen Werthers », eine stilgeschichtliche Untersuchung*, Breslau 1924 : « [...] nur in II ist das Pathologische seiner Veranlagung so scharf herausgearbeitet, dass er in jeder Umwelt dem Untergang geweiht erscheint, in I wird die besondere Umwelt zum Nährboden für die Entwicklung des Krankheitskeims » (p. 59).

¹¹ dtv-Gesamtausgabe l. c., p. 148.

¹² Chateaubriand : *Génie du Christianisme*, éd. P. Reboul, t. 1, Paris : Garnier-Flammarion 1966, p. 44 (préface de Chateaubriand). L'Épître dédicatoire de 1803 citée dans la même éd., p. 39.

¹³ *Génie du Christianisme*, l. c., p. 310 (« Du vague des passions »).

¹⁴ Chateaubriand : *Atala, René, Les Aventures du dernier Abencérage*, éd. F. Letessier, Paris : Classiques Garnier 1962, pp. 242 s.

¹⁵ René de Chateaubriand, éd. du texte intégral et étude par Pierre Barbéris, Paris : Larousse 1973, p. 222 (Coll. « Thèmes et textes »).

¹⁶ *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Maurice Levaillant (éd. du Centenaire), deuxième éd., t. 2 (vol. 1), Paris : Flammarion 1964, p. 42 (= 2^e partie, livre premier, 11), cf. aussi les extraits de la *Défense du Génie du Christianisme* dans la Préface de 1805 de *René*, éd. cit., p. 174.

¹⁷ *Mémoires d'Outre-Tombe*, l. c., p. 43.

¹⁸ *Tag- und Jahreshefte*, 1806; dtv-Gesamtausgabe, t. 30, p. 144.

¹⁹ Gedicht anstelle der Vorrede zur Jubiläumsausgabe 1824; Berliner Ausgabe, l. c., p. 250.

²⁰ Lettre à C. F. von Reinhardt du 2 décembre 1808 (J. W. Goethe: *Briefe*, Auswahl v. R. Bach, München: Hanser 1958, p. 616).

²¹ *Anthologie des préfaces de romans français du XIX^e siècle*, éd. H. R. Gersham et K. B. Withworth jr., Paris: Juillard 1964, p. 130 (Coll. Littérature).

²² L. c., p. 134.

²³ Foscolo: *Les Dernières lettres de Jacopo Ortis*. Trad. de l'italien p. A. Trognon, introd., appendices, bibliographie et notes par V. Tasca, Paris: Ed. du Delta 1973, p. I s (Coll. Helgé). Cf. *Jacques Ortis*, par Alexandre Dumas, précédé d'un essai, Paris: Gosselin 1842 (il s'agit de la traduction Gosselin publiée sous le nom de Dumas).

²⁴ Ugo Foscolo: *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, ed. critica a cura di Giovanni Gambarin, Firenze: Le Monnier 1955, p. 218 (version de 1802) et p. 388 (version de 1817) (= ed. nazionale delle opere di Foscolo, vol. IV).

²⁵ *Les Dernières lettres*, l. c., p. 69 (= ed. nazionale p. 216 et p. 385).

²⁶ Berliner Ausgabe, l. c., p. 7 et p. 121.

²⁷ Ed. nazionale, l. c., p. 3 (version de 1798), p. 135 et p. 293.

²⁸ *Les Dernières lettres*, l. c., pp. 211 s.

²⁹ Ed. nazionale, l. c., p. 138.

³⁰ A. Machet: « Les « Ultime lettere di Jacopo Ortis » et la révolution manquée », in: *Le Prérromantisme, hypothèque ou hypothèse ?*, actes du Colloque de Clermont-Ferrand, éd. P. Viallaneix, Paris: Klincksieck 1975, pp. 301-309 (Actes et colloques, 18).

³¹ Giorgio Manacorda: *Materialismo e masochismo*, Firenze: Nuova Italia 1973; cf. aussi les travaux de Franco Ferrucci et surtout de Giovanni Amoretti.

M. G.

